tomba quelques moments après rafraîchit le corps du supplicié. Des officiers libéraux, plus humains que leurs chefs, étant revenus sur le lieu de l'exécution pour le faire ensevelir, s'aperçurent qu'il respirait encore. Ils le relevèrent, lui firent prodiguer des soins qui eurent un plein succès, de sorte que ce malheureux revint à la vie. Il reprit du service aussitôt qu'il le put. Je le revis à Queretaro.

J'en ai connu un autre qui avait reçu le coup de grâce dans la bouche ; il en portait encore des marques terribles. Laissé pour mort dans les environs de Toluca, des Indiens le trouvèrent respirant encore. Ces braves gens le gardèrent jusqu'à ce que, complétement guéri par leurs soins, il put regagner Mexico.

IV

Zinapecuaro. — Aperçu sur le Michoacan. — Acambaro — Les anciens couvents et les anciennes missions de l'Amérique espagnole.

Après avoir laissé Indaparapeo, nous fîmes halte à l'hacienda de Querendaro, un des plus riches domaines du Mexique, dont le propriétaire est le comte de las Heras. Cette hacienda se trouve avant Zinapecuaro, bourg assez important, où nous trouvâmes de bons logements.

Le lendemain, 13 février, la colonne se remit en marche. Les chemins mal entretenus du Mexique rendent très-difficile l'emploi de l'artillerie de campagne. Les routes sont dans un état déplorable au Michoacan. Leur abandon complet n'est pas un des moindres résultats de la guerre civile, qui désole cette province depuis le premier cri de l'Indépendance. Le Michoacan est en effet un vé-

ritable foyer révolutionnaire qui a souvent communiqué son feu au Mexique tout entier.

Morelia, ville où abondent l'instruction, l'ambition et un patriotisme ardent facile à s'égarer, est la tête de cette province, tête trop forte pour le corps. Il en est presque de même pour les provinces voisines; mais le Michoacan a encore sur elle l'avantage de la configuration d'un sol extraordinairement accidenté, la diversité des climats et sa situation géographique.

Une des principales causes de l'anarchie qui a désolé jusqu'ici le Mexique, et qui le conduira probablement à devenir la proie des Etats-Unis, c'est que les ambitieux, les esprits inquiets et aventureux ne peuvent être réduits à obéir aux lois par le pouvoir exécutif, qui n'a pas une force militaire suffisante pour maintenir la tranquillité publique. Le commerce appartient en grande partie aux étrangers; l'industrie nationale en est encore à l'enfance; l'armée a perdu son prestige et son organisation.

Une guerre extérieure devient quelquefois une nécessité pour une nation, quand cette guerre peut détourner les ambitions, occuper les hommes d'action auxquels le repos est impossible, et satisfaire quelques aspirations.

C'est ainsi que l'Angleterre trouve un débouché dans l'Inde pour cette partie de sa population; que l'Espagne en trouvait un autrefois dans ses possessions d'Amérique.

Sans l'Algérie, peut-être eussions-nous eu, en France, le double de troubles et de révolutions.

Sans le Caucase, on eût vu se renouveler les terribles conspirations militaires qui ont quelquefois mis la monarchie russe à deux doigts de sa perte.

La guerre du Maroc a été un véritable bienfait pour l'Espagne, et sans la Californie et le Far West la ruineuse guerre entre le Nord et le Sud des Etats-Unis aurait eu lieu longtemps avant 1860.

L'émigration allemande aux Etats-Unis est une soupape de sûreté pour les gouvernements germaniques.

Dans quel état de désordre et d'effroyable misère serait plongée l'Irlande aujourd'hui, si l'émigration dans le Nouveau-Monde et en Australie n'était venue soulager sa nombreuse population.

Lorsque les troupes de l'intervention française se retirèrent du Mexique, l'Empire se trouvait presque sans armée; tous les désœuvrés, les brouillons, les ambitieux allèrent se ranger sous

les drapeaux républicains qui leur laissaient beaucoup à espérer. La trahison aidant, l'Empire tomba; mais le gouvernement de Juarez et ceux qui leur succèderont tomberont probablement de la même façon, si quelque événement extraordinaire ne vient déranger les prévisions de tous ceux qui connaissent le mécanisme des révolutions, particulièrement de celles du Mexique.

Le Michoacan était, en petit, une image fidèle de ce qui se passait dans tout le pays. Là, comme partout où règne l'Anarchie, on retrouvait ces luttes d'influences, ces révoltes d'ambitions non satisfaites, ces nullités aspirant à monter, ces moralités douteuses profitant des circonstances pour s'imposer.

Le général Mendez était bien l'homme qu'il fallait pour faire respecter l'Autorité. Sa droiture, son énergie infatigable, ses capacités militaires, son bon sens naturel, son impartialité, l'inflexibilité de son caractère en avaient fait la terreur des révolutionnaires.

Combien de fois n'ai-je pas entendu les républicains eux-mêmes rendre hommage aux qualités du général Mendez, en déplorant de n'avoir pas eu, à certaines époques, un chef militaire de sa trempe à mettre à la tête des forces régulières de

la contrée pour se débarrasser une bonne fois des gens dont ils se servaient aujourd'hui, et qui, demain, deviendraient un danger menaçant.

Après la prise de Mexico par Porfirio Diaz, toutes les forces républicaines réunies dans cette ville ou dans les environs furent licenciées par Juarez. Ce fut un coup d'audace que tout le monde admira et que bien peu auraient osé commander. Il fallait voir nos vainqueurs, grâce au nombre et à la trahison, retourner dans leurs provinces en maudissant leur gouvernement; mais la mesure était inattendue, et ils n'avaient pas eu le temps d'y échapper. Le gouvernement républicain, cependant, ne commit point la même faute que l'Empire; à peine établi, il créa une armée nationale pour se faire respecter.

Notre marche de Zinapecuaro à Acambaro ne fut signalée par aucun incident remarquable.

Nous arrivâmes à Acambaro dans l'après-midi du 17 février. La population de cette charmante petite ville nous reçut fort bien. Les habitants d'Acambaro étaient *mochos* (conservateurs) pour la plupart, et, au besoin, savaient se défendre eux-mêmes contre les dissidents. Regules les menaçait souvent, mais jamais il n'avait osé mettre ses menaces à exécution.

La guerre civile avait aussi donné naissance à des rivalités de villes et de villages, où elle puisait malheureusement une force nouvelle. Ainsi, Acambaro, Zamora, Patzcuaro étaient impérialistes, comme Tacambaro, Ario étaient républicaines. Tout le monde s'occupait un peu de la guerre civile; beaucoup de gens en souffraient et très-peu en profitaient. Des charrons, impérialistes ardents, qui aidèrent nos ouvriers à réparer promptement notre matériel endommagé, me prouvèrent jusqu'à quel point cette petite population était animée de bons sentiments à l'égard de l'Empire. Ils demandaient à venir avec nous, plutôt que de rester dans une localité où les libéraux allaient entrer après notre départ, et que ses habitants ne pouvaient même songer à défendre, puisque nous leur enlevions leur garde rurale et leurs armes.

Acambaro a une jolie petite place d'armes et de grands couvents qui servent aujourd'hui de casernes ou demeurent abandonnés. Du reste Acambaro, comme beaucoup de villes du Mexique et de l'Amérique espagnole, doit son origine aux ordres religieux.

Avec les farouches et hardis soldats espagnols, marchaient des prêtres qui furent les vrais con-

quérants de ces contrées. Ils s'installaient dans quelques endroits propices et allaient chercher les indigènes, souvent bien loin et au péril de leur vie; ils les gagnaient par la douceur, les catéchisaient et les amenaient doucement et insensiblement de l'état sauvage à une civilisation relative.

Des ouvriers, des marchands, des soldats, des émigrants arrivaient de la vieille terre ibérique, s'établissaient dans le pays et se mélangeaient avec les habitants primitifs, auxquels ils ont donné leur langue, leur industrie, leurs lois et communiqué leur caractère.

Les dernières missions, regardées comme des institutions surannées, ont disparu. Les couvents sont détruits. Mais pourquoi maudire ces courageux apôtres? Si les derniers moines étaient dégénérés, leurs prédécesseurs ont été des hommes hors ligne, à qui la société mexicaine et hispano-américaine est redevable de la plus grande partie de sa civilisation actuelle.

Si le Mexique doit beaucoup aux missionnaires, le Paraguay leur doit jusqu'à son existence proprement dite.

Sans les missionnaires catholiques, que serait le Paraguay aujourd'hui? Un territoire où les

blancs de Buenos-Ayres auraient quelques établissements fortifiés et feraient la guerre à des peuplades indiennes, trop nombreuses et trop aguerries pour être facilement soumises. Au lieu de cela, nous y trouvons heureusement une jeune nation qui vient de prouver toute sa virilité et qui, plus sage que la plupart de ses autres sœurs hispano-américaines, fait bon usage de son indépendance.

Quant à moi qui, instinctivement, n'ai jamais aimé ni les Jésuites ni les Dominicains, je ne pus m'empêcher de les admirer bien souvent en voyant leurs œuvres de si près, et j'avoue que j'éprouvais d'étranges émotions quand le hasard de la guerre m'amenait à visiter les ruines de quelque vieux couvent, dont l'origine remontait à la Conquête. J'aimais à parcourir ces cellules abandonnées où vécurent des hommes qui ont su trouver dans leur foi ou leur fanatisme les forces et l'intelligence nécessaires pour aider la civilisation à conquérir les immenses contrées qui s'étendent depuis Taos, dans le Nouveau-Mexique, jusqu'à l'établissement chilien de Port-Famine, dans le détroit de Magellan.

Les vrais amis de la civilisation doivent autant à ces missionnaires et à ces ordres monastiques

qu'à Guillaume Penn, et aux fondateurs de la Nouvelle-Angleterre.

Las Casas est plus digne d'admiration que Fernand Cortez et Pizarre; et, d'ailleurs, pourquoi ne pas admirer le bien, même quand son origine nous déplaît ?

Ces couvents, aujourd'hui délabrés, ne sont plus habités par des moines, c'est vrai, mais on y loge des soldats ou des bandes révolutionnaires, qui sont le fléau du pays.

Autour de ces couvents régnaient l'ordre, la paix et le respect des propriétés, qui paraissent maintenant chassés à tout jamais de ces contrées.